

[11 janvier Dordives]

11 – 1 – 72. Onze heures. Dordives.

Hier, fini mon roman. Un de plus ! Tous ensemble, ils donnent quand même une vision « immense » et « intime » de la vie. Chacun, en détail... Douze heures quinze : série de coups de téléphone : ... y participe [*sic*]. Ce matin, soleil magnifique. Samedi fûmes à Salpêtrière (parents et Dayant). Le Professeur fut formel : pas besoin d'analyse gazeuse. C'est uniquement psychique. A donné d'autres médicaments que maman avait déjà eus. Et pour le moment, peu de résultats : malgré sommeil meilleur et plus de maux de cœur, maman se « sent » mal : inertie, voit tout en noir, et aussi... se « forge » des tas d'idées. Puis : téléphone à Marcelle : avec son chat, ses souvenirs, ses amis, elle passe fort bien le temps.

Souvent, me sert quelque « amabilité » sur Luce. Mais moi, mon arme, c'est la douceur. Elle désarme tout. Elle est comme un gaz invisible à l'abri duquel je m'épargne des maux.

Et avec Luce, nous sommes. Et nous sommes bien. La chose que je voulais. Toutes ces choses que je veux.

[23 janvier, Paris]

23 – 1 – 72. Quatorze heures. Paris.

Tas de choses : maman se sent un peu mieux. Fûmes voir un Professeur à Salpêtrière, Marteau qui a complètement changé la thérapeutique. (Ce Professeur soigne la femme d'un ami de papa.) Puis, sur mon livre : article fameux dans [*Les*] *Nouvelles Littéraires*, et la télé ; Silvia Monfort en a parlé à l'émission *Italiques*. Là, sur le plateau, ai enfin pu faire connaissance avec M.-P. Fouchet, le « faiseur de succès », qui m'invite chez lui samedi prochain à dix-huit heures trente. Lui et Silvia se connaissent depuis toujours !

Donc, tout s'enclenche pas mal. Ai même reçu une lettre (d'une mère d'élève rue de Vaugirard !) qui me dit qu'elle est émue d'écrire à « l'écrivain célèbre que je suis devenu » ! Donc, pas mal : sur le plateau de la télé j'étais entouré comme une vedette. Et finalement je trouve que ça me suffit : encore quelques lettres, conférences et signatures, un tirage un peu plus fort, et je me contente de ça. Car je suis parvenu à une drôle de conclusion : il n'est pas nécessaire de « trop » réussir sa vie. Non. La réussir un peu est suffisant : ce qui compte, c'est de réussir l'œuvre. À en crever. Voilà la question. Finalement la « gloire » que je veux tant, eh bien ! C'est dérisoire. Un surplus, mais qui ne doit pas devenir un poids. Quel changement par rapport à mes journaux d'autrefois ! Oui : mais autrefois, je n'avais pas encore d'œuvre.

Continue mes visites à Marcelle qui, hier, m'a surpris : elle m'a ouvert en petite tenue, chemisier énorme et bariolé, et collant ! De quoi sursauter ! Pourquoi, parfois me paraît-elle ridicule ? Vois des gens, Belfond, « sors », parle, écoute. Tout cela pour emmagasiner et exprimer des impressions qui doivent faire sauter les âmes...

Hier, grand dîner ici : famille de Luce, nous étions sept et ce fut épatant ! Ce matin, maman me dit au téléphone qu'ils seraient bien venus pour le café, si elle s'était sentie mieux ! Pauvres petits parents, si seuls au fond, à part Luce et moi !

[31 janvier, Paris]

31 – 1 – 72. Dix-neuf heures trente. Paris.

Enfin ai vu M.-P. Fouchet. Depuis vingt-cinq ans je devais le voir, ce jour en 1945 où il m'avait donné rendez-vous aux Deux Magots, mais ne nous connaissant pas, j'ai « contacté » un type au hasard, et c'était R. Berteli [*sic*] – qui voulait... bref !

Donc samedi allai rue de Bièvre où il m'avait donné rendez-vous (à la télé avec Silvia Monfort). Au 2bis, je sonnai.

- C'est le 2bis ici ? (On dirait un gag, mais le numéro n'est pas indiqué sur la maison.)
- Oui Monsieur, qui demandez-vous ?
- M.-P. Fouchet.
- Vous êtes ?
- Monsieur Schreiber.

La petite dame blonde m'a conseillé d'enlever ma canadienne et je suis monté. J'ai vu que toute la maison leur appartenait. Dans cette rue typique, entre quai et Maub', cette vieille et belle maison, poutres apparentes, vieux meubles, etc. Max-Pol était grippé et nous commençâmes à parler. Oui : ce fut bien. Au début, un peu cérémonieux, il me parla des films qu'il préparait pour la télévision. Du paysage à travers les âges. Puis mon livre (« C'est si rare l'équation d'un style et d'une pensée »), mais je l'interrompis presque pour lui parler de lui. Certes, ce n'était pas sincère, pas entièrement. Mais avec ces gens-là, c'est l'unique moyen. Et comme j'ai gardé « l'apparence » de la sincérité (chaleur, éclat, etc.) ça prend. Oui : ils m'auront appris ça ! Mais ce qu'il racontait était quand même intéressant (fouilles au Mexique, revue *Fontaine*) et évidemment – Rolland-Simon. Que de choses ! Et il a fait le tour du monde ! Et il connaît tout le monde ! Parlâmes de Tahiti (je lui donnai des tuyaux). Et tout fut passionnant. Il veut me revoir, dîner. A pris mon adresse. Veut me parler de mon livre. Il m'a montré sa maison, objets de partout... Me raccompagnant (et vraiment on avait parlé de tout ; il s'est presque « confessé ») et après qu'il m'eut dit qu'avec ses trente-neuf de fièvre, il était tellement agréable de parler avec quelqu'un comme moi, je dis :

- Mais un médecin, ça n'aurait pas gêné.
- Si !

Nous rîmes, puis il dit :

Je suis content d'avoir fait votre connaissance.

- Oh ! Je ne vous crois pas. Avec tous ces gens que vous connaissez, un de plus, un de moins... !
- Non. Je veux absolument vous revoir ; ça a été très intéressant... et puis... vous avez quelque chose...

J'étais déjà dans la rue. Tenant les trois livres qu'il m'avait donnés.

À seize ans, il avait quitté sa famille, à Alger, s'est fait marin, maçon, et ça ne l'a pas empêché de passer l'agrég d'histoire et géo et le concours de conservateur des musées nationaux. Peut-être, malgré tout, n'était-il pas dans les conditions dramatiques qui étaient les miennes quand je préparais l'ENSET, et après, pour moi, il était trop tard...

Que fera-t-il pour moi ? Pour l'instant, rien autour du livre ; Alain – coup de téléphone ce matin – va encore en relancer quelques-uns.

Et enfin : maman va mieux ! Et pourvu que ça se poursuive ! À part ça : corrige [«] Van Horn [»], lis, vis, et pense... pense... et quoi ?

[3 février, Paris]

3 – 2 – 72. Treize heures trente. Paris.

Pense à beaucoup à M.-P. Fouchet.

Ai-je dit qu'il m'a dit : « On sent dans votre livre une œuvre ! » ? Lis sa vie : vrai roman illuminé par la chance. Face à mon vide à moi, (relis mon journal 1953-58), qui n'est qu'un cri, parce que : rien. Entre la joie des journaux d'adolescence et le tragique de mes trente ans, j'ai peut-être ici atteint la « moyenne », l'infecte moyenne. Ni trop, ni trop peu. Corrige [«] Van Horn [»] qui ne me plaît plus. Qu'y faire ? Pense à l'argent sans lequel je ne serais rien.

Pense à moi qui rêve à en crever. Ou le contraire.

[5 février, Paris]

5 – 2 – 72. Quatorze heures. Paris.

Longue conversation avec Marcelle : je ne viens pas et elle m'en veut.

- Tu vois Boris, je ne regrette rien de ce que j'ai fait dans la vie : car toujours j'ai été sincère, toujours j'ai tout sorti de mes tripes. Alors, je suis peut-être mal dans ma peau, mais j'aime encore mieux ça que d'être dans la peau des autres.

Et elle pleurait en parlant. Je ne devrais pas lui promettre et ne pas tenir. Bien sûr. Et chaque fois c'est pire. Elle se mit à parler de tous ces petits êtres mesquins qui jouent la comédie (on voit à qui elle pense). J'avais commencé la conversation en lui parlant d'Henri : oui, entre nous, c'est fini. Dans sa lettre reçue hier, il me dit qu'il a repris sa note – sur mon livre – à la NRF ! Un comble ! À cause de la scène du cimetière ! Marcelle, l'apprenant, explosa :

- C'est un sinistre personnage ! Un obsédé sexuel. Et je suis sûre que dans son amitié pour toi il y a des sentiments inavouables. C'est un monstre. Tu devrais marquer ce jour d'une pierre blanche. Et sa lettre, c'est une telle pourriture que je suis contente que tu la gardes là où tu habites. Moi, ici, je n'en voudrais pas !

Et on parle de choses et d'autres, elle avec des formules : « Plus tu avanceras, plus tu seras seul » etc. ajoutant : « Et moi, je serai derrière. » Ou sur Henri : « S'il avait pu t'enlever ton morceau ! »

- Bien sûr, comme ça tu es tranquille : tu aimes bavarder avec moi, et tu peux le faire sans te déranger ! Dire que tu ne vois pas d'hypocrisie autour de toi ! Tu la verras un jour, comme pour Henri.

Et puis de nouveau sa colère, ses larmes (un peu), surtout quand j'eus dit que je voulais noter ses phrases qui étaient belles...

- Tu es un monstre ! Je parle avec mes tripes et tu me réponds que tu veux noter ça !

Et elle a raccroché très vite. Parfois elle a raison : à propos de Nathalie qui – par miracle a échappé à son père. Ou d'Henri qui a dû dilapider son « Femina » avec des prostituées. Oui : parfois, elle a des réflexions fulgurantes. Mais peut-on tout excuser par la sincérité ? Moi aussi je l'ai quittée par sincérité. Hitler aussi tuait sincèrement. Ses sorties contre maman – alors que moi j'avais un tel plaisir – ne s'excusent pas.

Et maman va mieux. Certes : très doucement, en dents de scie. Mais ça va mieux.

Et [«] Van Horn [»] ? Peut-être ne fallait-il pas les séparer, car ce qui faisait un ensemble se complétant, devient ici répétition. Alors ? D'un autre côté, Alain trouvait « confus » l'ensemble, au point de vue événements ; alors, séparé, ce sera peut-être un autre livre compliqué.

1972

[16 mars, Les Arcs]

16 – 3 – 72. Dix-huit heures. Les Arcs.

Rage froide. Pas à cause de Dieu. Mais à cause de Gallimard : je n'aurai rien (article) à *NRF*. À cause de Henri. Tant pis. Mais je rage. Et puis je skie mal. Enfin... Que celui qui doit m'entendre, m'entende.

[7 avril, Paris]

7 – 4 – 72. Treize heures. Paris.

Hier : scène atroce à Luce. Elle avait dit : « J'ai un bon souvenir de Venise. »

- Bon ? Tu parles comme une carte postale !

Et je me mis à hurler. Qu'elle était une nullité ; une larve. Que rien pour elle n'était extraordinaire. Et j'écumais, lui dis qu'on se séparait... Elle hoquetait, s'allongea, prise de convulsions.

Ses larmes la défiguraient :

- Ce n'est pas de ma faute si les mots ne passent pas. J'emploie toujours des mots petits. Mais dans mon cœur c'est grand.

Et j'appris qu'elle avait tout préparé pour mourir, dans un coin de l'appartement. Qu'elle n'était pas digne de moi, elle le savait. Que moi je n'étais pas comblé alors que elle l'était. (J'avais crié : « Notre union est un fiasco ; je voyagerai seul maintenant... ou avec quelqu'un d'autre ! ») La voir ainsi me glaça. Je m'allongeai près d'elle, la serrai. Ce fut dur, affreux, mais la journée passa. Et moi ne peux me passer de Luce. Mon Tout.

Partons dix jours en Angleterre dimanche, et Belfond me présente au Grand Prix Littéraire de Nice. Galop d'honneur, comme il dit, mais le nom sera déjà cité. Toutes ces choses pour moi n'ont un sens que si Luce est à mes côtés. À Londres Belfond veut me faire rencontrer différents éditeurs. Marcelle est à Ramatuelle, a écrit à maman (qui va épatamment, je touche du bois) : « Je plonge dans mes souvenirs. » Mais comme dit maman : « C'est cicatrisé. » Suffit de penser aux lettres qu'elle m'écrivait chaque jour, des premières vacances. Tant mieux.

[17 avril Paris]

17 – 4 – 72. Quatorze heures. Paris.

Affreusement déprimé : hier départ de Londres, hovercraft, terrible mal de gorge, et sommes ici depuis une heure. Lettre d'Alain des USA où il me conseille de « déjeuner » utile avec Fouchet, Brochier, etc. Quand on voit comment tout traîne, on a l'impression d'une... traînée...

Une traînée sanglante d'échecs...

Heureusement que papa (ça fait drôle) réussit. Va peut-être servir d'intermédiaire – pour le pétrole – entre Russes et Chinois. La famille Schreiber n'a pas que des idiots...

[22 mai, Nice]

22 – 5 – 72. Dix-huit heures. Nice.

Revenir quelques jours en arrière. Jour du départ de Paris, branle-bas : à cause d'Alain relisant mon livre « à la loupe », et critiquant... critiquant. J'étais en rage. Puis, maman arrivant pour déjeuner avec presque deux heures de retard... Elle était allée voir Marcelle... pour lui prendre le manuscrit du *Droit d'asile*... Véritable histoire de fou, d'autant plus qu'elle a caché y être allée...

Tout s'est un peu éclairé. De nouveau maman porte Marcelle aux nues après l'avoir traînée dans la boue. Est exaltée... Maman, en Israël où nous les rejoignons le 27. D'après le télégramme reçu ici, ça va. Ici, où Foire du Livre, rencontre tout le monde, ai quand même eu deux inter[views], trois interviews, battu au Prix de Nice, (bien sûr !), mais enfin, Belfond avait sans doute raison de me conseiller de venir. Et Mourgue, rencontré par hasard, représentant la radio, idiot (!) mais si gentil, et nous emmenant dans tous les cocktails. Avant-hier au vieux Cagnes, folklorique et orchestre Renaissance dans le château, tout y était « pour nous », remises de prix, la veille, le soir chez les Gould, demain garden-party, etc. Sans lui, aucune invitation.

Voilà. Belfond séduit par mon titre « Les premiers jours de Pompéi », mais Alain trouve à mon livre une ressemblance avec Beckett que je relis et où je ne vois rien de pareil. Alain a réussi à me donner une crise de rage, mais... Belfond m'a dit de lui passer un double. Et voilà. Le tour sera joué. Comme dit Major (le poète, directeur chez Belfond) à propos des « remarques » d'Alain : « Ce sont des corrections de maître d'école. » Déjeuner avec Brochier, Belfond, rencontré hier Piatier à Saint-Paul : elle en haut du rempart, moi en bas. Symbolique ? Je suis – dit-elle – son remords...

[28 mai, Tel-Aviv]

28 – 5 – 72. Minuit. Tel-Aviv.

Inouï, inoubliable. Jérusalem. Mur des Lamentations : vieux Juifs qui pleurent, jeunes qui dansent, pierres de Salomon et d'Hérode, vieux en caftan, rues tortueuses, paysage millénaire des vallées ; verrons site de Jésus. La veille à Paris, Marcelle pleurant à l'annonce du voyage ; moi, la consolant. Les monuments aux déportés. Toutes ces impressions, au soleil couchant !... Juste à mon anniversaire. Tombe de Rachel à Bethléem. J'espère que nous verrons tout le pays. Et mes pensées ? Toutes pour ici – les miens – mais au point de vue religieux pur...

Parents très bien ; maman, évidemment – toute sa famille ici – excitée [,] fatiguée. A même crié, sur moi, parce que je la contredisais. Tout cela sera à « classer ».

[30 mai, Tel-Aviv]

30 – 5 – 72. Dix-huit heures trente. Tel-Aviv.

Fatigue. Hier, à nouveau Jérusalem, mosquée d'Omar, les constructions modernes – admirables – du Mont Scopus, Via Dolorosa et Église du Saint-Sépulcre, où coptes, catholiques, grecs, officient simultanément. Derrière, la Vallée de Josaphat ; au loin, la Mer Morte. C'est un vertige de toutes les époques, à vous couper le souffle. Au soir, parents de Riga (rescapés des nazis, ici depuis dix ans) sont venus. M'ont vu à six ans. Le fils d'une cousine de maman, Vera, tel que je l'avais imaginé dans Grégory, du livre. Bien, très. Un peu malade. Les autres un peu décevants.

Et ce pays, incroyable. Même s'il y a à critiquer.

[30 juin, Trouville]

30 – 6 – 72. Dix-neuf heures. Trouville.

Tas de choses ! Bonnes, moches, autres ; et interchangeables.

Belfond aime plutôt le livre, mais : la vente ? Et le comprend-il ? Dit que le cœur se déchire en le lisant... On verra. Et ai enfin déjeuné avec M.-P. Fouchet.

Bien, je crois. Je le laissai parler. Ses voyages surtout : Inde, Afrique. De temps en temps, je relançai la conversation. Est-ce ce que veulent ces gens-là ? Avec un peu d'admiration, peut-être... Il a tenu à payer et nous devons nous revoir en septembre.

Puis : Chapier et Wolfromm. Assez épatant. Celui-là à la « Closerie ». Parlâmes du livre, et verra pour film ? Celui-ci (auteur de cet article où il me compare au Messie !) m'appelle Boris et moi Jean-Didier. Il n'a que trente-et-un ans, critique à *France-Soir*, et autres. Responsable chez Julliard. Mais de « grande famille »... Donc, mets les bouchées doubles avec ces déjeuners...

Mais maman... A eu presque rechute, voit Marcelle, devient agressive. Et j'ai crié sur elle à Dordives, lundi, à propos de sa chambre. Ce fut atroce. Par la suite. Il y avait l'architecte, le peintre, maçon, etc. et elle parlait de l'aménagement de sa chambre avec, cette surexcitation ! Ajoutant :

- Et je veux un lit pour une personne.

J'eus un choc :

- Et mes amis ? Et les parents de Luce ? je ne suis pas d'accord !

- Ah ! – elle cria – dans ce cas, ne faites rien, pas la peine !

Elle part, je la suis, crie : « Au diable avec tous tes caprices ! » Et remonte voir l'architecte, les autres : il était question et d'aménager tout le grenier, et évidemment on pouvait faire la chambre d'amis ailleurs. On a donc décidé tout ça, et Luce et moi prenions la chose à la légère. Mais maman, d'une voix dure :

- Plus jamais je ne mettrai les pieds ici. Sur ma vie !

Et c'est comme ça qu'on s'est mis en route pour Trouville. Voyage affreux : visage fermé de maman. Je sais bien qu'elle est loin d'être guérie ! Mais ce ton agressif qu'elle a parfois ? Et nous roulions. Et le soir tombait. À Pithiviers, pas d'hôtel. Maman propose Les Templiers. Nous téléphonons et en avant ! Pas un mot. Et dans ce relais luxueux, à table, rien. L'air de maman de plus en plus en rage ! À un moment donné, Luce dit quelque chose, maman répond mal, tout s'envenime et la rage me prend, je jette ma serviette, sors, « hors de moi », et Luce me rejoint... Cette nuit ! Je voulais tout laisser et repartir sur Paris ! À une heure du matin, je vais voir la chambre de maman : encore de la lumière. Je frappe. Et là (Luce est venue après), longue conversation avec des larmes, j'ai demandé pardon. Nous nous sommes embrassés...

Le lendemain, en route ! Mais Luce faisait la tête, maman ayant dit des choses peu amènes sur ses parents. Et depuis, ça dure. Avec elle, maman est peut-être changée. Ou a changé. Pourtant – entre temps – Luce et moi, remontés à Paris pour Wolfromm – sommes allés pour la troisième fois au festival du Marais. Épatant ! Dîner en vitesse dans des bistrotts, et ces pièces dans ces cadres... Racine, Shakespeare, Hugo. Ce quartier.

Depuis hier, ici. Ce soir, maman paraît mieux, et j'ai dit à Luce de ne plus bouder. Mon Dieu ! J'ai un sale caractère de lâche, et m'en rendre compte, m'étreint.

[17 juillet, Trouville]

17 – 7 – 72. Dix heures. Trouville.

Encore ! Mais en douceur. Si l'on peut dire. Ces derniers jours tout allait bien – à peu près. Maman 45. parlant sans arrêt ! Et Luce a du mal à supporter cela. Au petit déjeuner, maman – croyant nous faire plaisir – entre, commence à lire – en russe – son journal des années 1924. (Et je ne savais pas qu'elle en tenait un ; et je crois qu'il est authentique), mais avec ce ton paroxystique qui laisse évidemment les gens « normaux » anéantis ! Et parlant toute la journée.

Certes : maman veut nous donner encore plus d'argent. Peut-être entrave de plus en plus ma liberté ? [*sic*] D'autre part, Luce a tort parfois d'émettre des jugements péremptaires (certes, elle a du mal à supporter cet état de tension !). Hier, au grill du casino de Deauville, l'abcès creva. Comment ? Je le raconterai plus tard, car en ce moment nous faisons des bagages pour Paris.

[21 juillet, Paris]

21 – 7 – 72. Paris. Minuit.

Ai vu maman : en pleine forme, bien guérie, avec sa nouvelle haine ou « quasi haine » bien recuite à l'intérieur de sa guérison. Mais elle a bonne mine et c'est très bien. Ses reproches à Luce ne tiennent que faiblement debout. Inattention de ci de là ? Peut-être. Mais maman sait souvent « oppresser » son entourage. Cette question de porte-manteau ou d'eau d'Evian mérite-t-elle cette haine d'aujourd'hui ? Les mesquineries... Mais passons. Et je regarde : Dieu, ma vie est ratée. Sociale, littéraire ; en partie, affective. Ma mère a tout dominé, promis mille choses à mon soi-disant génie, contribué – contre l'avis de Marcelle – à tourner en dérision mon travail de professeur. Dans le même temps, elle m'a aidé en tout, surtout en argent et moi, au lieu de me révéler, ai suivi cette pente molle de l'affection oppressive, et même plus, puisqu'il me fallait une Marcelle en plus de maman.

Il me fallait du coton, du coton. En général on pose du coton sur les plaies pour qu'elles se cicatrisent. Pour moi, on a mis du coton sur les parties saines et elles sont devenues des plaies. Toujours chouchuté, mais la vie – ou ce qui en tient lieu – se charge d'une manière implacable de démolir mes illusions, mes rêves, tout. La Gloire se venge de mes prétentions à son égard ; tout, j'ai tout, grâce à l'argent de papa, et malgré leurs dénégations, une crise de rage encore plus forte peut amener maman à fermer le robinet.

Et moi, vieux bébé, n'ayant que de petits diplômes, de petits articles, de petits ricanements autour de moi – et – qui sait ? n'ai peut-être écrit que de petits livres ? Autour de moi, des types plus jeunes réussissent brillamment. Traduits, invités, voyageant et reçus en tant qu'écrivains. Et moi, qui crois avoir mis dans mes livres tout, ne reçois aucun écho. Et la vie passe. Se révolte-t-on à cinquante ans, pour crier : « Je vais travailler, plus besoin de fric ! » alors que depuis douze ans je me suis rouillé dans cette sorte de paresse du non travail ? Mon seul travail consistant à être la « dame de compagnie » de ma mère...

Dérision. Cet après-midi, me rendant rue [de] Monceau, laissant Luce en larmes (sa mère devait accourir), j'ai compris que je ne pourrai supporter l'appartement et j'ai téléphoné à maman pour lui donner rendez-vous au café du coin. Elle y vient transfigurée, car elle a réussi – pour l'État d'Israël – à faire accepter un livre sur Eichmann par un éditeur qui ~~avait~~ depuis trois ans refusait, malgré de puissantes sollicitations. Un simple coup de fil a permis à maman d'enlever le morceau, par un rappel des souffrances juives (dont cet éditeur), souvenir des parents disparus. Et elle m'a raconté cela, toute transfigurée. En un sens, elle est guérie. Elle a raison ; elle est hors de l'ordinaire. Mais a-t-elle tous les droits ? Oui, Luce m'agace aussi, parfois. Mais je crois que le fond n'est pas à mettre en doute.

Alors ? Finalement Luce et moi y gagnerons notre liberté. Et pour le moment, la matérielle est assurée. Alors ? Ayons un estomac qui digère tout.

[Août, Tel-Aviv]

Heurter le soleil
Avec ma nuit
Rester où pour rester parti ?
Herbe brusque sur un pan de ciel
N'imité pas le Paradis

J'éteins pour me voir
Nos deux silences pesants
Comme ces cris qui attendent
L'instant brisé

Il y eut ces terres polychromes
Miettes à notre faim
Il y a cette promesse solaire
Impossible à contempler...

Août 1972. Tel-Aviv.

[2 septembre, Bali]

2 – 9 – 72. Dix-huit heures. Bali.

Incroyable, mais c'est ainsi : depuis hier, après escale à Singapour et Djakarta, ici, invraisemblable, Denpasar, temples hindouistes avec maison pour chaque Dieu, comme chez les gens d'ici. Leur trinité : Brahma, Shiva, Vishnou. Et leurs métamorphoses. Petits autels devant les maisons, fauteuil au sommet, sans toit, pour que le dieu puisse retourner au ciel.... Petites maisons en bambous, provisoires, sur pilotis, pour indiquer grands faits dans la maison (naissances, etc.). Trois offrandes par jour...

Et puis, les paysages saisissants. Rizières en terrasse, comme des lamelles. Et la forêt des singes, qui sont là, tels des humains, près du temple en leur honneur ; seins nus des femmes.

Avons demandé au guide d'arrêter voiture dans un village. Mon Dieu ! Sous la végétation, la pauvreté, la poussière, des cases groupées derrière un mur, par familles. Et en même temps, la route goudronnée, des indigènes t-shirts, etc. Ici, vrai palace à l'américaine, pour Américains, un exotisme « sur mesure », comme Hemingway en a décrit. Sinon, ces palmiers, ces cours d'eau, montagnes. Incroyable.

Demain, nord de l'île, sauvage, et la jungle. Lindi, Djakarta, le plus grand temple bouddhiste du monde. Pour cela, une heure d'avion, nuit là-bas (alors qu'ici payé), et retour lendemain.

Suis claqué. Mais veux voir.

[7 septembre, Singapour]

7 – 9 – 72. Quatorze heures. Singapour.

Cet affreux massacre de Munich : là je me sens juif, à ces moments, au creux de la vague, toujours... Et la peur... Et ce poids. Ici, pourtant, mon vieux rêve : ville chinoise, grouillante, où l'on mange partout, et ces bicoques invraisemblables. L'immense port, dont j'ai rêvé pour [«] V. H. [»] tel quel, l'ambiance moite et la verdure. Ici, hôtel de quarante étages, et un modernisme jamais vu.

Donc, Singapour. L'escale. Face et entre buildings, petites arcades chinoises, enseignes fantasmagoriques, rivière noire de sampans. La nuit, petites lampes fourmillantes. Et ces chuchotis : « Cinéma très cochon ? » Ou bien ce type qui fait le geste de se piquer... De la colline verte de Mount Faber, on domine le paysage moite.

Et moi ? Dois mettre mes lunettes pour voir menu. Ce qui fait – dit Luce : « petit pépère ». Oui. Ai-je vieilli ? Surtout à la lumière, je ne vois pas. Mal. Qu'importe ! À mon âge, n'ayant qu'à peine eu ce que je voulais, que voudrais-je ? De quoi ai-je l'air ? Ou bien n'ai-je pas, avec Luce,... elle ne serait pas celle qui me ferait « remonter ». Je n'avance pas, donc je recule. Mais au moins que je ne baisse pas. Et pour ça, peut-être faut-il un minimum d'illusions ? Alors, qui peut m'en donner ?

Tout ça, à Singapour. Et quand je vois – parlant dans l'avion – ces gens énergiques, qui savent ce qu'ils sont... alors que moi, attardé, inutile, je le sais trop.

1972

[16 septembre, Hong-Kong]

16 – 9 – 72. Onze heures. Hong-Kong.

Avons tout fait ! Ville, restaurant flottant, shopping, Macao ! Tout. Impression mélangée ! Ville ahurissante, moderne, anglo-chinoise. Comme on s’y attend. Macao ? Et décevante et non. C’est en gros ce que j’imaginai dans [«] Van Horn [»]. Décrépitude sous soleil jamais vu. Donc on est là. Je voudrais me gorger d’impressions. Les Chinois, plutôt grossiers, crachant tout le temps. Le reste... À trier plus tard.

[17 septembre, Hong-Kong]

17 – 9 – 72. Onze heures. Hong-Kong.

Hier, extraordinaire, vraiment. Sommes allés à l'île de Cheung Chau (une des deux-cent-trente îles de Hong-Kong). Là, Chine traditionnelle, ruelles invraisemblables, port grouillant, touffeur. Et au soir, un coucher de soleil où toutes les couleurs viraient, changeaient, découpant les jonques et les collines au loin, et nous regardions cela, debout, dans ce petit port chinois où les bruits, les cris, sont l'élément naturel des gens. Tel le ferry – au retour. Toutes ces ruelles bidonvilles à la « chinoise », propres malgré tout, mais où les odeurs macèrent dans la chaleur torride... Avons évidemment lié « connaissance » ; au cours du voyage en Birmanie (un chirurgien et sa... femme, voisins à Paris, et depuis Bangkok, un médecin et sa femme, de Montélimar), mais tout ça... Hong-Kong même est une New-York chinoise, qu'il faut voir, mais sans plus.

Pense à tout. Ai voulu échapper à tout. Et tout m'échappe.

[21 septembre (1), Paris]

21 – 9 – 72. Dix-huit heures. Paris.

Il y eut l'hélicoptère zigzaguant du port de Hong-Kong à l'île de Lantau, monastère bouddhique, frais, moines chantant et... vendant du coca-cola.

Il y eut le retour : vingt-six heures en avion, l'affreuse escale de Saïgon, neuf bébés orphelins adoptés, apportés par une infirmière, et Luce, pleurant devant ça, ces bébés (de quatre mois à deux ans) pleurant durant tout le voyage...

Enfin, le retour : tout recommence avec... ma mère. Dès le téléphone, hier soir, tout en étant gentille, elle recommence sur Trouville ; je ne réponds rien. Et on parla même gentiment. Ce matin – toujours au téléphone – elle recommence à propos d'Alain – vu entre deux voyages à Trouville – et toujours avec ce même ton – et alors j'ai explosé : « Va te faire voir ! » ai-je hurlé. Et raccroché. Voilà. J'en ai plus que marre. Et en même temps, m'en fous. Arrivera ce qui arrivera. Mais, me laisser insulter, avec une telle injustice, des choses ahurissantes, comme quoi Luce et moi étions des monstres, alors que, simplement, par instants, on voulait simplement être un peu tranquilles... donc, merde !

Et puis mon livre : il est paru et je signe. Y retourne demain. Hier, à peine arrivé, j'entends le téléphone. Tatiana, la secrétaire de Belfond, me prévenait, sans savoir bien sûr, que je revenais à peine de Hong-Kong, de l'Asie, de ce pullulement, tel ce « marin » birman, en loques, fier d'avoir fait tous les hôpitaux d'Europe, dans son anglais « sabir » « moi connais Paris », et il montrait ses deux enfants ; autour, des mendiants, la crasse, tout... et l'étouffement. Je reparlerai de tout ça, un jour. Ces impressions, ces chaleurs, ces grouillements.

On verra tout. Car : on s'en tire.

[21 septembre (2), Paris]

21 – 9 – 72. Une heure du matin. Paris.

Drame atroce avec Luce : elle a mélangé la fin de [«] V. H. [»] avec celle du livre actuel ! J'ai hurlé, conduit comme un fou à travers rues, hurlait qu'on se quittait. Elle a mélangé après que je lui eus demandé ses « impressions » sur mon dernier livre. Elle est incapable d'en exprimer, ne l'a lu qu'une fois, ne sait rassembler ses idées ; ma question brusque la paralyse et... elle a répondu ça ! Or, nous allions dîner chez ses parents. En pleurs, elle m'annonce qu'elle ne peut rester...

Je ne sais plus où j'en suis...

[28 septembre, Paris]

28 – 9 – 72. Quatorze heures. Paris.

Donc, parents au Royal Monceau pour que commencent travaux d'appartement. Et maman, toujours en plein délire, mais bien, contente, mais inlassablement en piques et repiques sur Marcelle et Luce qui... a oublié le lait, à Dordives, il y a cinq mois, et autres reproches du même genre. Puis, elle écrit. Des nuits entières, paraît-il. Sa mère lui apparaît, lui dicte, la rajeunit, pour qu'elle évoque leur martyre ! De plus, maman se lance dans la bienfaisance, Israël, vieux acteurs russes, etc. etc. Elle n'a « pas une seconde » ! Donc, elle nous a « remplacés » et c'est tant mieux, car on ne pouvait plus vraiment vivre si souvent à trois. Mais alors pourquoi cette haine ?

Et ses écrits ? Peut-être auront-ils du succès ? Elle les lit devant des « comités » qui pleurent, paraît-il. Elle se prétend « voyante » etc. N'en jetons plus.

Tout ça à cause de Trouville qui a été un enfer. Sans parler des autres caprices : Luce est à rejeter, presque, n'ayant pas souffert.

Mais... les filles qu'elle voit en Israël, là, ce sont des êtres « extra », etc.

Moi, j'écoute, acquiesce, prends l'argent qu'elle me donne (ça continue, heureusement !), me regimbe [] parfois devant des explosions de vulgarité... Certes, elle a un côté extraordinaire, mais bon ! c'est toujours mauvais quand celui qui le possède en est trop conscient. Et toutes ses inventions, ses mensonges !

Quant à moi, j'ai signé mes « modestes » livres, et... j'attends.

[4 octobre (1), Paris]

4 – 10 – 72. Trois heures du matin.

Seigneur, mon Dieu. Luce est partie. Revenant de dîner chez maman, trouve le mot sur la table. N'a pris que son sac. Est-ce suicide ? Mon Dieu ! Pitié ! Maman a tellement exagéré ; Luce a si peu de résistance...

Ô amour, pauvre amour. Ce qu'elle doit ressentir. Subir. Amour. Pardonne-moi. Ma mère malade... Méchamment malade. Ai téléphoné à ses parents. Ils viennent de partir. À la police, qui fait des rondes. Avec le père de Luce, ai vu quelques hôtels... Dieu. Je ne veux pas et ne peux pas approfondir.

Luce. Toute ma vie changée pour toi. Je m'aperçois que je n'avais donc pas un pouvoir absolu. Son mot : « ... » ne peut transcrire.

[4 octobre (2), Paris]

Trois heures trente.

J'ai fait les alertes habituelles. Ce vide de l'appartement. Mon Dieu ! Je subis ce que j'ai fait subir à Marcelle. Luce me disait : « Tu reviendras à Marcelle. » Non. Oh ! non ! Maman, trop terrible, Luce trop faible, moi, trop moi. Tout fait du bruit, cette nuit. Tout.

Et j'ai commencé à corriger [«] Van Horn [»]... Tu parles ! Luce, ne te détruis pas. Sa mère vient de téléphoner. Entendre sa voix m'a fait du bien. Luce, tu m'as quitté, moi...

...

Je pleure et délire. Rien.

Vais à la police.

[5 octobre (5), Paris]

Vingt heures.

Luce est à Beaujon. Pourra-t-on la sauver ? Sa mère vient de m'en informer, grâce au père qui, dans sa boutique a dû recevoir un pneu de Luce elle-même ; mais l'accès est interdit. Y allons avec Dayant.

Leçon pour moi. Ai téléphoné à Marteau ; m'a dévoilé les mensonges de maman. Oh ! Horreur ! Elle est malade, mais que sur nous ! Et Dayant à nouveau : Luce sous ventilation, paraît sauvée. A avalé barbituriques. Grâce à Dayant, Les Renseignements Généraux ont fouillé tous les hôtels. Et on l'a trouvée. À temps. J'attends les parents de Luce, et avec Dayant, allons à l'hôpital. Leçon, dure leçon, et Dayant m'a interdit de dire du mal de ma mère. Mais moi qui connais le « boisseau », toute ma vie, et ai vécu cette nuit et cette journée, moi, le « petit », oh non ! Vivre avec Luce, chasser son cafard. Est-ce qu'on la sauvera ? Oh ! Vie. Pourquoi n'aurai-je pas droit à être moi-même ? Comment ? Travailler ? Reprendre un poste ? Je crois.

[6 octobre (2), Paris]

6 – 10 – 72. Quinze heures trente.

Hier, à trois heures, ai rappelé ma mère, un peu calmée, mais cette méchanceté à la base. À cinq heures, enfin, terminé. Ce matin, à Beaujon : Luce va mieux ; elle a avalé un mélange de médicaments (Valium, Seresta, Equanil) ! Cette souffrance. Elle ? Il y a toujours un risque de complications cardiaques. Mais c'est rare, paraît-il. Et comment sera Luce après ? Vis-à-vis de ma mère, argent ou non, la distance sera définitive. Alain me conseille de parler à mon père. Fût-ce au nom de Luce. Il a raison. Je dois diriger ma vie et ses échecs, si l'essentiel est sauf.

Ma mère ? Toute ma vie, en bien, en mal, je l'ai eue sur le dos. Et jamais – quoique m'encensant – elle n'a compris que j'avais besoin d'air.

[7 octobre (1), Paris]

5 6 [*sic*] – 10 – 72. Neuf heures.

Luce à nouveau en coma. Si d'ici ce soir, pas réveillée, elle est perdue – d'après Jacqueline de Dayant. Luce, tu as tant voulu la mort, au point de la vouloir plus que moi. Luce. Alors, je vais lutter pour moi et nous, presque. Je vais me laver, lire, travailler. Même essayer ma culture physique. Tout. Les saletés de choses qui sont dans mon ventre, je dois les sortir. Et puis, je suis lâche.

Mon père m'a téléphoné. Pour la première fois en quarante-neuf ans. Je lui ai tout dit. Nous sommes tombés d'accord pour ne plus rien dire à maman. Il s'arrangera avec elle.

[7 octobre (4), Paris]

Vingt-trois heures trente.

Parents de Luce m'ont raccompagné. Y ai dîné. Là, téléphone de Dayant : j'étais vert, et lui, comme devinant : « Pourquoi faites-vous ce visage, Boris ? Ça va mieux, elle reprend conscience. Espérer et attendre. » Et j'ai respiré. Avons décidé de rendre les cadeaux de ma mère à Louissette (mère de Luce). Déposerai le carton – en y ajoutant les cravates pochettes et la pendule – à l'hôtel Royal Monceau. Téléphone d'Alain, Solange, Minou (Cochet), Laurette, tous ceux ~~pour~~ envers lesquels j'ai ressenti le besoin de me confier. Alors, pourvu... Et Dayant, son dévouement incroyable. Laisant ses clients pour aller deux fois par jour à l'hôpital Beaujon. Et ma mollesse vis-à-vis de ma mère, sa jalousie. Comme tout ça va changer ?

[10 octobre (1), Paris]

10 – 10 – 72. Quatorze heures. Paris.

Dayant l'a avoué : Luce, était, samedi matin, très mal. Ce matin, on n'a pas pu la voir : elle est hors de danger, mais a trente-huit degrés cinq. Je n'en peux plus sans elle, mais il faut tenir. Jamais je ne pardonnerai à ma mère. Mon père a téléphoné ce matin, semblait énervé, a demandé des nouvelles, et, disant que tout s'arrangerait, m'a prévenu qu'il ne téléphonerait plus. Bien. Je paye très cher ma lâcheté, vis-à-vis de tout (sauf – je crois – l'écriture). Inutile même de répéter que ça va changer. Dayant l'a dit : « Elle n'a pas avalé ça pour rire. » Donc, elle lutte, mais est toujours nourrie au sérum, mais Dayant l'a dit (je me répète) : « Mon rôle est terminé ; la vie reprend son cours. » Luce.

À Marcelle, pas pensé une seule fois durant ces jours. Pourvu que Luce n'ait pas de séquelles : ses bronches restent encombrées. On la soigne, par antibiotiques ; ça pourra la fatiguer. Je mesure les choses, vois ce néant autour de mes livres (pour ce dernier, rien), le néant qu'on veut créer autour de ma vie (si péniblement édifiée), et dois lutter et lutter. Ai tout raconté à Dayant. Le remerciant, je l'ai embrassé. Lui et Jacqueline ont trouvé que j'avais du cran. Il m'a dit (car lui la voit) qu'elle n'avait pas l'air très gai. Tu es mon amour.

Pense à ces vacances, ce petit avion au-dessus de la Birmanie. Luce et moi ; ce petit cireur de Jokja. À mon retour, le premier jour, mon brusque affolement en pensant à ma mère, à son côté mégère !

[12 octobre (3), Paris]

Minuit trente.

Conversation d'une heure trente avec Marcelle : rien à faire pour le divorce. Même sans un sou, elle ira vivre chez son frère, mais n'acceptera jamais. Malgré tout, je lui ai dit mon estime. Elle trouve Luce indigne de mon amour : un homme comme moi, le plaque-t-on ? Certes. Mais Luce est fragile. Je ne recommencerai plus. Mais ça ne signifie pas que je me transformerai en femme de chambre. Ma petite Luce : ce mal ! Eux te méconnaissent.

Je suis coupable. Moi...

Peut-on travailler la nuit ?

Repense à Marcelle, à ce cran. Cette phrase de René qu'elle me cite : « Si toutes les bonnes femmes qui se tuent ne s'étaient pas ratées, il n'y en aurait plus beaucoup sur la terre. » Mais Dayant l'a dit : « Elle n'a pas fait ça pour rire. » Ai raconté à Marcelle mes scènes, tout. Elle me trouve salaud et en même temps « pauvre chou », prétend avoir souffert plus. « On ne m'arrachera jamais la dernière chose qui me reste. Toi-même si tu ne reviens jamais, j'aurai l'impression que je peux t'être utile. » Puis, elle me reproche mon livre. Et je dis : « Mais c'est bien montré ? » Et elle : « Tu n'as pas honte ? Même en plein malheur ta voix change, joue la comédie pour poser cette question. D'ailleurs ton livre – bien écrit – c'est le cri d'un type qui fait mal aux autres et qui crie : regardez comme ça me fait souffrir. » Elle parle bien, a décortiqué notre passé, mais est d'une telle partialité ! M'approuve d'avoir prévenu mon père. Mais me dit plus coupable que ma mère. Peut-être. Tous me critiquent. Serais un enfant attardé de cinquante ans ! Oui. Tellement attardé...

Et cette phrase de Marcelle : « C'est une pauvre petite nature qui est entrée dans une fournaise, elle qui était faite pour une tisane. » Mais aussi critique mes scènes sur Luce à propos de tel ou tel écrit : « Et alors ? Elle ne t'a pas caché qu'elle n'était qu'une couturière. »

[13 octobre (1), Paris]

12 [sic] – 10 – 72.

Mauvaise nuit ; n'ai dormi que cinq heures, malgré Seresta. Luce, je t'en veux. Ainsi, au premier coup dur tu flanches ? Que ma mère soit coupable, est une autre histoire. Mais vivais-tu avec elle ou avec moi ? Si tu n'as pas vu mon amour pour toi, tu n'as rien compris, c'est-à-dire qu'au fond, tu ne m'aimais pas suffisamment. Si tu sentais mon amour pour toi, tu n'avais pas le droit d'infliger cette souffrance, et ainsi, tu ne m'as pas assez aimé.

Il y eut entre nous des scènes où j'ai été odieux, où, à cause de mes livres ou de Balzac, je t'avais crié de faire tes valises, et je sentais que ça te démolissait. Mais ensuite ne demandais-je pas pardon à genoux ? D'ailleurs, tout : Marcelle, ma mère, le reste, lorsqu'on vit dans l'enthousiasme de la vie à deux : l'amour.

Nous avons tout : aisance, liberté, temps. Quoi d'autre ? Et dès les épreuves sérieuses, tu flanches ? Je sais : tu aurais préféré connaître d'autres épreuves : qu'on prenne un poste, qu'on travaille, qu'on soit libérés de ma mère. Mais on ne peut dans la vie choisir les épreuves qui vous conviennent : tu admettais d'ailleurs que j'aurai un mal fou à me « recycler ». Il me fallait donc cette vie. Et même pour moi tu n'as pu le supporter ? D'autant plus que peu à peu, mais l'aurions aménagée, cette nouvelle existence, hors des atteintes de ma mère...

Tu n'as donc pas compris que pour moi, mes livres, c'est tout ! Que le silence fait autour d'eux me rend dingue et qu'une femme, une compagne est pour moi un trou d'aération qui doit compenser l'air que mes livres ne donnent pas ! Qu'est-ce à côté de cela les cris d'une mère démente, mes visites à ma vieille ex-femme, et même mes scènes atroces ?

Minou Cochet aussi a tenté de se suicider. Mais elle débutait dans la vie, elle était enceinte, elle supportait une belle-fille. Toi, quels sacrifices as-tu apportés, sinon celui – affreux – de ta nuit du mercredi dernier où tu as absorbé ces poisons ? Ma présence, mon génie, auraient dû te rendre fière, sûre, et par exemple au lieu de te laisser insulter par ma mère, tu aurais dû raccrocher. Là, elle t'aurait estimée. D'ailleurs pour dire de moi « Tu es un bon vivant » quand je riais aux éclats, moi, « l'être à part », n'est-ce pas un abîme d'incompréhension ? Les autres parlaient de mes « fulgurances », moi, si instable, et toi tu me traitais de « bon vivant » ! Et tant d'autres remarques où éclatait son incompréhension à mon égard...

Pourtant elle m'aimait. Mais sa gangue restait la plus forte – et le restera à moins d'un miracle – de sorte que je ne sais plus si je dois avec elle reprendre la vie commune. Ô, certes ! Avant tout, je veux que tu en réchappes ! Mais après ? Me transformer en paillason par effroi permanent ? Je ne peux pas. Il me faut quelqu'un qui contrebalance mes cafards, mes tourments, et non qui les étage par les siens.

Sa mère vient d'appeler. Est à l'hôpital pour voir la doctoresse. Je n'y vais pas. Sa mère ! Hier, à Beaujon, tandis que je faisais l'impossible pour demander à un chirurgien que j'avais abordé, de me donner des nouvelles en s'adressant à son collègue de la réanimation, sa mère m'interrompait pour dire à ce chirurgien : « Vous pourriez le faire par téléphone. » Quand le chirurgien, très aimablement m'eut écouté et accepté, j'ai dit à Louissette : « Écoutez, ne m'interrompez plus, il sait lui-même par quel moyen il doit contacter son collègue, téléphone ou non ! » Elle eut l'air un peu vexé, et, à l'instant, un peu interdite de voir que je ne viendrais pas à l'hôpital. Mais je viens de prendre une décision : je n'irai que le jour où elle me réclamera.

Luce, l'amour supporte tout. Tu ne l'as ou pas vu ou pas compris ? Métal trop fragile de ton amour. Dire qu'il m'a fallu cette conversation avec Marcelle pour libérer tout ça, ma mère avec ses cris et insultes n'ayant fait qu'envenimer tout. Je reconnais que le côté possessif de Marcelle est insupportable. Mais de loin, et par à-coups, son dynamisme et sa lucidité sont étonnants !

Luce : pourquoi ce cafard en sourdine entre nous ? Me voyant ainsi, abattu à cause de mes livres, pourquoi avoir si rarement « relevé le défi » la première ? Mon cafard a-t-il déteint ? Mais alors, pourquoi pas ma vitalité ? Bref, cessons les reproches. Mais il fallait cette mise au point.

[14 octobre (1), Paris]

14 – 10 – 72. Onze heures. Paris.

Luce mieux. Revue hier, avec sa mère. Son pauvre petit sourire et voix. Dîner chez parents, et, à bout de fatigue, reviens, m'endors : coup de téléphone : à minuit. Ma mère. Recommence à insulter, j'ai raccroché, me suis inscrit aux abonnés absents et viens seulement de récupérer la ligne. Recommencerais ce soir. Ai quand même bien dormi. Mais suis à cran. Tente de travailler.

Ma mère. Ce geste qu'elle admirait ! Dont elle est jalouse. Elle ose dire que c'est un chiffon ! Alors qu'une telle détresse, un tel courage... C'est ma mère, le chiffon !

[19 octobre (1), Paris]

Jeudi 19 octobre [19]72. Paris dix heures.

Marque ces indications car je perds complètement les dates. Hier Alain sembla choqué par mon expression que Luce était : « dans le rayon des suicidés ». Enfin ! L'ai dit à Luce (n'aurais-je pas dû ?) qui m'a corrigé : « des suicidaires ».

Pour dormir, ai dû prendre un Mogadon ; abruti.

Tout à l'heure, Alain téléphone : ai un article dans *Combat*, mais sans photo, petit article, rien comme l'an dernier. Le lui ai dit, bien, puis il me rappelle, me dit qu'il vient de parler à Brochier qui lui demande à lui, Alain de faire l'article dans *Le Magazine littéraire* et promet quelque chose pour l'émission *Italiques*. Alain :

- Tu vois : j'ai voulu te consoler un peu.

À part ça, tout va en Lettres. *Combat* serait vendu, Alain à la porte, [Les] *Lettres Françaises* et [Les] *Nouvelles Littéraires* disparaissent, or les livres se multiplient. Comment émerger ? Certains n'aiment pas mon livre (Wolfromm semble se défiler), et d'autres – mais hélas ! sans pouvoir. (Oui, la mère de Luce) a été « saisie ». Oui : y voit notre histoire.

Ne pas oublier après-demain, le 21, déjeuner avec M.-P. Fouchet.

Que sera ma vie avec Luce ? Et avec moi ? Comme disait Michèle (de Grenoble) « repartir à zéro » ne signifie rien. À part ça, vois qu'on parle déjà beaucoup d'autres livres. Toujours d'autres. On n'est pas maître de choisir ses échecs. Et toujours rien de mes parents : c'est invraisemblable. Ils sont pourtant revenus... À la fin du mois, vais quand même demander à mon père mon mois.

[24 octobre (2), Paris]

Vingt-deux heures.

Luce est là. Suis allé la chercher, ai installé des fleurs, pain et sel. Ses parents sont arrivés avec provisions. C'est sa « petite mère » qui fait tout.

Et là, Luce dort. Luce chérie.

[26 octobre, Paris]

26 – 10 – 72. Onze heures trente. Paris.

Plusieurs choses : Luce va mieux de jour en jour. Pourtant, hier, étant allé à l'Hôtel Champerret en vue de renseignements,... ce fut un nouveau choc. C'est l'hôtel qui appela Police-secours à treize heures vingt, elle était cireuse et râlait, a avalé cent-cinquante comprimés... À présent je la serre si souvent contre moi...

M.-P. Fouchet : déjeuner hier. Aime fortement mon livre. L'a décortiqué, et :

- Vous posez la question fondamentale : « Aimez-vous la vie ? » et chaque lecteur se sent concerné ; et puis la construction et l'écriture...

Au restaurant, lui « racontai ma vie », le rôle de ma mère, son idolâtrie, justifiée au début par mes réussites, Gide, *Rouge-Midi*, etc. Il était sidéré. « C'est votre cinquième livre, Boris, inouï. » Et il m'a dit qu'il me proposerait au Renaudot. Cela ne signifie rien. Mon livre – dit-il – ne lâche pas le lecteur. Mais les critiques ?

[30 octobre (1), Dordives]

30 – 10 – 72. Midi. Dordives.

Oui, ici. Luce mieux, mais a mal ici ou là. Mais mieux. Soleil d'automne. Alain (téléphone) me dit de ne pas m'illusionner pour le Renaudot. Sans doute. Car *Pompéi* pas « vrai roman ». Certes, M.-P. F. m'a mis sur la liste, mais – Alain *dixit* – n'y pas trop compter. Vais tenter, ou appeler ceux de radio, télévision, etc. Franka Belfond me dit d'attendre bien, puisqu'à Pierre on a promis.

[1^{er} novembre, Dordives]

1^{er} novembre [19]72. Dix-neuf heures. Dordives.

Parents de Luce partis ce matin...

Hier, son père étant allé travailler, étais – au dîner – comme un pacha entre deux femmes. Cet après-midi, première sortie avec Luce. Et comme toujours, dans ces champs et ces bois, nous parlons ou plutôt, je monologue. Parle des prophètes et elle me demande pourquoi il n'y en plus aujourd'hui.

- À cause de l'époque. On ne peut concevoir un Rimbaud au temps de la Bible, ni un prophète aujourd'hui. À l'époque, Rimbaud eût été prophète.

Elle ne m'a pas dit : « et toi », mais moi, je l'ai pensé, ai ajouté :

- De nos jours, ce sont les « vrais » poètes qui les remplacent. Et regarde-moi : les uns me traitent presque de génie ; les autres m'ignorent systématiquement. N'est-ce pas un signe ? Si j'étais dans la « norme », presque tous me connaîtraient ou m'ignorerait...

Je lui citai le discours d'Etienne au Sanhedrin, cette récapitulation de leur histoire, le mépris dont ils ont souillé les prophètes et dont les premiers chrétiens étaient un peu les continuateurs. Alors, ce mépris, vu que de nos jours, il n'y a plus de prophète, qu'on le veuille ou non, mais des « écrivains », terme bien faible pour exprimer la médiation du Verbe, que je ressens et en plus, mes héros aussi. Et Luce sans ambages me demande :

- Mais tu entends la voix de Dieu ?

- Non !

À nous de faire, de l'inspiration, quelque chose de divin.

Tout cela en redescendant vers la maison, au soleil couchant qui devrait tout cet automne, (au point que j'ai fait du nudisme à quatorze heures), par ces champs, ces bois, cet horizon. Luce a bien marché, pas fatiguée, mais a une douleur tout le long de la jambe, derrière. Fatigue ou piqûre à l'hôpital, qui aurait touché le nerf ? Car elle se plaignait il y a quelque temps.

Ce calme ici. J'espère qu'il ne pèse pas sur Luce, dans le séjour, en train de lire. Moi, je peux en supporter des tonnes...

[4 novembre, Dordives]

4 – 11 – 72. Dix-neuf quarante-cinq. Dordives.

Est-ce possible ? Parents de Luce viennent d'arriver avec courrier cherché à Dobropol : une lettre – on peut dire – d'admiratrice, et surtout, une d'une productrice à la Radio, me faisant une proposition de pièce « Carte Blanche », et c'est la première fois qu'on me propose quelque chose ! Or, je viens de relire ma pièce !

Mais la lettre a été adressée à « Calmann » ! Qui... rue de Nevers... qui Philibert Delorme... et enfin, chez nous ! Heureusement que j'y ai vu le concierge ! Enfin, l'article d'Alain au *Soir* de Bruxelles...

[? novembre, Paris]

21 [sic] – 11 – 72. Paris. Dix-huit heures.

Luce semble vraiment mieux ; peut-être a-t-elle de temps en temps de petites – j'espère – angoisses, et me le cache-t-elle ? Mais je suis sûr que ça va mieux. Je m'étais mis en colère, à son retour, de la voir angoissée – malgré ma présence. Mais quoi ? Comme Solange me l'a confirmé, arriver à un tel degré... en remonter... Luce et moi. Que nous deux.

Balade vers la Seine, rêverie sur le bord, face à l'île de la Grande Jatte, qui me fait plus penser à Van Gogh qu'à Seurat, retour par les frondaisons d'automne de cette avenue de Neuilly. Parfois, remarque une jolie femme, revois mes aventures d'antan, suis allé voir l'hôtel du Club Méditerranée. Avais décidé de revenir en passant ~~chez~~ par la petite librairie, un jeune couple, et par hasard, voici deux semaines, ai dit que j'étais « littéraire » – pour la commande de deux livres (Kyria, Modiano). Leur ai fait lire l'article du *Monde*. Ils n'ont pas aimé. Mais ils ignorent qui je suis, et me demandent des « conseils » sur les livres à pousser. Soudain sur ce boulevard, j'eus un vertige, fort, et dus m'adosser à un mur. Pourquoi ? Ensuite, ai repris ma marche. Sans doute mes rêveries, des Prix que je n'ai pas (!), des critiques qui m'ignorent, mon livre en nul étalage... tout ça, me mine par moments. Je m'exhorte, mais en attendant...

[26 novembre, Dordives]

26 – 11 – 72. Dordives. Quatorze heures trente.

Crève vieille carne de vocation ! Crève ! Entendre, voir à la télé les lauréats des Prix, entendre les jeunes dire que cette année « il n'y a pas de grand livre », alors... alors que le mien, *Les premiers jours de Pompéi*, et surtout que M.-P. Fouchet, m'ayant saupoudré de compliments, voici un mois, ne m'a même pas cité hier à la télévision, parmi les cinq, six livres qu'il emmènerait ! J'ai donc écrit de la merde ? Et pourtant, m'étant relu, il m'y semble voir un tel éclat, un tel feu, une telle vérité...

Du coup, j'ai mal dormi, et me retrouve aujourd'hui avec une tache bizarre au-dessus de la lèvre. Que vais-je devenir ? Et mon œuvre ? Et ma gloire ? J'ai raté tous les trains. J'ai tout raté. Mais je vis. Quelle réussite. Quelle horrible réussite. C'est la faillite. Et je ne reconnais plus rien ; lutte encore, essaye de tenir. Mais c'est un combat contre aucun ennemi. Et dire que je connais des gens, suis aimable, alors que les « lauréats » s'en foutent, n'invitent personne à déjeuner. Et moi, je peux écrire n'importe quoi, ça passera toujours inaperçu. C'est la loi. Je me métamorphose en courant d'air.

Belfond me conseille de ne plus donner mes deux cent mille francs à Alain, de bloquer la somme pour la publicité. Je crois qu'il a raison. Mais tout reste un marasme, du marasme...

[10 décembre, Dordives]

10 – 12 – 72. Dix-huit heures trente. Dordives.

Longue balade en vélo. Hier, en forêt. C'est toujours épatant. Je parle. Me « remémore » ma mémoire en parlant à Luce de tout ce que je lis, et crois. Et tout... Et toujours, en pleine forêt, dorée par l'automne tardif, ce petit bouleau devant lequel nous nous recueillons. Mais ce n'est pas du fétichisme. Ces longues allées de rêve... Marchons deux heures, bottés. Et les dimanches, du vélo. Petite route, vastes plaines. Avec Luce, c'est cet accord, et aussi physique, malgré Hélène prétendant qu'elle n'est pas jolie. C'est vrai par moments, et faux à d'autres : c'est là le charme, sans doute.

Avec M. Chapsal, conversation « moyenne » ; on verra ce que ça donnera. Une chose est sûre : à Paris, beaucoup moins d'articles que pour *Van Horn*. Et pourtant mon livre est fort. Ma mère me le confirme. Elle est bien, revient d'Israël, calmée, s'occupe d'œuvres. Elle a su se recycler et c'est formidable. Luce et moi ne pouvions jouer ce rôle. Et ça doit continuer ainsi. Ils habitent au Royal Monceau tant que durent les travaux d'appartement. Si mes livres allaient mieux, je serais aux anges. Au fond, ils vont bien, justement ! Luce, là-bas, dans le séjour tape mon roman. De mon bureau, ici, je l'entends. Et elle fait des progrès. En tout. Ce geste... à croire qu'il l'a libérée. Comme ma mère se trompe sur elle, et sur un tas de choses. Mais moi-même ne m'étais-je pas trompé sur Luce, en la sous-estimant aussi violemment ? Elle se trompe aussi ? Oui. Mais qui ne se trompe ? Un jour, je devrai peut-être m'expliquer à moi-même mes impulsions vis-à-vis d'elle. Car, je l'aimais, mais... ces scènes ? Sans doute est-ce cette « rugosité » qui m'agaçait ?

Quant à dire que j'ai tout... j'ai trop l'habitude de la nostalgie. Dans l'article « fin d'année » de *Combat*, Bosquet – toujours lui – dit que je suis l'écrivain le plus douloureux de notre époque. Hum ? C'est très partiel. En tout cas, malgré notre amitié, c'est la première fois qu'il use à mon égard du superlatif relatif « le plus... de... », ce qui marque un progrès, face à l'ensemble, puisque lui tient tellement compte de l'ensemble !

Au fait : pour la première fois, ai reçu lettre d'admirateur. [illisible] (pour *Van Horn*). Faudra répondre.

[18 décembre]

18 – 12 – 72. Vingt-deux heures trente.

Une détresse me « point ». Vendredi scène pénible avec Luce dont elle est en partie responsable : remontons aux sources. Avec ce couple connu en Birmanie (Philippe, le chirurgien et Jeanine) devons réveiller chez Raspoutine. Et elle téléphone pour mettre ça au point. Se plaint de Philippe (pas encore divorcé) et... après quoi, Luce commence à me dire qu'elle non plus n'a aucune garantie contre une éventuelle volte-face de ma part. Je réponds sèchement, et descends « faire un tour ». Pourquoi insistait-elle ? Pas de garanties ? Et Marcelle, en a-t-elle eu, sept ans durant ? À mon retour, sur le seuil de mon bureau, je jette :

- Tu me répugnes ! Je te cracherais à la figure si je n'avais pas pitié de ma salive.

Referme la porte. Elle entre, s'assoit. La discussion recommence. D'autant plus que je dis : « Débrouille-toi, je ne te promets rien ! » J'étais assez colère ! violemment, quoique sans crier, je fis :

- Tu devrais me demander pardon à genoux.

- Je n'ai pas voulu te blesser ! Je n'ai pas réfléchi, et à cause de Jeanine, me suis sentie dans la même situation qu'elle !

Et Luce pleurait. – Tu crois que tu es toujours gentil ? Quatre jours après ma sortie d'hôpital, tu m'as dit : « La prochaine fois, tâche de ne pas te rater ! » Tu crois que ça ne m'a pas fait quelque chose ?

Nous restions là. C'était le soir.

Deux heures avant, je lui avais dit que je me sentais bien auprès d'elle à regarder la télévision. Et là... Je la persiflais :

- Tu parles d'une réussite que tu regrettes ! PTA à Vaux-le-Péniel ! On dirait...

- Pour moi c'était beaucoup.

- Et alors ? J'ai lésiné pour toi ?

- Je te répugne. Il faut que je reparte.

Elle a mis son manteau.

- Si tu pars, c'est pour toujours. À Marcelle aussi, je lui ai craché au visage : elle n'a pas voulu partir...

J'étais calmé. On a reparlé. Elle était mécontente de mes réflexions admiratives sur Marcelle... qui, elle, avait quitté une vie archi-facile pour vivre avec moi ; Luce, c'est le contraire, alors ? Elle était donc agacée par le fait que je disais que Marcelle savait discuter ? D'où ses pointes, bêtes, alors que Marcelle disait : « Que j'aie au moins quelques années de bonheur ! » Peut-être que Luce le pense, mais elle s'y prend mal ; je ne suis pas un salaud. Pas entièrement !

Avons déjeuné chez les Cochet. S'y trouvaient des femmes. Une « lectrice » amie de Minou Cochet. Bien. Avons ensuite marché à trois. Maintenant Luce étudie l'anglais. Son petit visage mignon, si innocent à côté de toutes ces femmes ! Mais elle est maladroite, parfois.

[31 décembre, Monte-Carlo]

31 – 12 – 72. Dix-huit heures. Monte-Carlo.

Oui. Y sommes. Depuis l'autre fois, tas de choses, surtout deux : le réalisateur de « livre-voix » [sic] est venu pour me parler. Assez longuement. Type bien, en plein drame personnel qu'il m'a raconté après qu'il eut écouté le mien. Le lendemain, j'allai à l'ORTF. Et ce fut l'interview, deux soliloques où je me « livrai » un peu, et il fut impressionné, me fit « m'écouter », et en effet, c'est peut-être impressionnant ? Puis vint l'acteur qui devait me lire : Billetdoux, le dramaturge malgré tout assez connu, que dans les années cinquante j'avais entendu à L'Échelle de Jacob, monologuer extraordinairement.

Je le lui rappelai et il parut vaguement vexé. En effet, lui, connu, être contraint de lire du Boris Schreiber. Il lut pas mal, et Blondeau – le réalisateur – qui avait déjà lu et relu – écoutait avec passion. Et ces deux extraits, ça me semble quelque chose ! Le critique Wolfromm me reproche dans *Le Magazine littéraire* trop de phrases et pas assez de portraits. Peut-être. Mais il me semble que chaque phrase porte ?... Oui, et se rattache à l'action...

Puis : ai ressenti de l'angoisse, comme ça, pour rien, avec du vide ! Pourtant, en un sens, tout est bien : plus d'histoires, même Marcelle est calmée, me parle sans cette exaltation, etc. Sommes bien sortis avec Philippe et Jeanine (mais il ne m'a pas dit un seul mot de mon livre !) etc. donc, ça va. Alors ? Le voyage ici fut fatiguant : dus faire trois étapes. Claqué. Dois augmenter dose de Seresta et ajoute somnifère. Et enfin cette nuit, ai dormi sans somnifère ! Me regarde dans la glace : est-ce l'éclairage ? Suis encore pas mal. Alors ? Hier, avec mes parents, tout fut comme si de rien n'était...